

I

Voilà, je suis plus vieille que lui.

Je me dis ça au réveil et ça me pince le cœur. Voilà, j'ai quarante-deux ans. Lui ne les a pas atteints. Son cœur s'est arrêté comme ça, à quarante et un ans et deux mois. Terminus tout le monde descend. Il ne voulait plus jouer son cœur. Le mien fait des caprices. Il me réveille en sursaut au milieu de la nuit pour me rappeler de respirer. J'avale alors une grande goulée d'air et je le sens toussoter doucement dans ma poitrine comme un moteur diesel fatigué. Ce matin je le remercie de faire avancer encore un peu ma carcasse. Mon fils a besoin de moi. Ça m'aurait chagrinée de le laisser maintenant. Je m'étire sous les draps et remue mes orteils. Tout fonctionne comme hier. J'ai gagné, papa, je suis plus grande que toi.

Depuis deux ans, ma vie s'accroche à cet anniversaire, ballon de baudruche planant au-dessus de moi telle une prophétie prête à répandre ses éclats charbon à la moindre égratignure. Le cardiologue me l'avait dit : « Dans la famille on a le cœur fragile, on ne vit pas vieux ». J'étais allée le voir l'année de mes quarante ans, quand ce mauvais pressentiment avait commencé à hacher mes nuits. Pourquoi l'avais-je choisi lui ? Je ne sais pas. Je

voulais consulter un cardiologue et j'avais choisi le cousin de papa. Un cousin que je ne connaissais pas. Pas plus que les autres membres de ma famille paternelle, d'ailleurs. Je me rappelle avoir ressenti une étrange sensation dans son bureau. Comme un lien fort, invisible. Mais un lien dénué d'affection. Un lien menaçant, presque. Il avait incité mon père à faire un bilan cardiaque quelques temps avant sa mort, vingt ans plus tôt, m'avait-il dit. Mais mon père n'était pas venu. « Il fumait trop », avait conclu le cousin cardiologue. Assise dans son cabinet, je pensais aux doigts jaunis de mon père. Je le revoyais renseigner les clients de sa librairie, son éternelle Gitane sans filtre au bout des doigts. Et puis le cardiologue s'était mis à me parler de ma grand-mère, comme ça, sans prévenir. « Une petite dame bien élevée », avait-il dit. Et un insecte invisible avait commencé à me grignoter l'estomac. Pourquoi me parlait-il de cette dame inconnue de mon père, cette mère qui avait dû tant lui manquer ? Et pourquoi insistait-il autant sur le côté « comme il faut » de cette grand-mère fantôme ? Ce fantôme-là rodait dans les silences familiaux, empêtré dans les nombreux secrets de famille. Mon père n'en avait jamais parlé et j'avais grandi avec la légende d'une grand-mère décédée lorsqu'il était bébé et d'un grand-père l'abandonnant à l'orphelinat. Je m'extrais du lit en ressassant ce souvenir. Le soleil inonde déjà la terrasse. Je m'y installe, réchauffant mes doigts au bord de la tasse de café et offrant mon visage à la brise rafraîchissante d'avril. J'ai toujours aimé ce mois. Pas seulement parce que c'est le mien, non. J'aime l'air vif d'avril, la fin de la moiteur. La fin de l'engourdissement. Quelques degrés de moins suffisent à remettre le corps en marche. L'alizé secoue les branches des cocotiers

voisins et m'incite à resserrer un peu plus les liens de mon kimono. Bientôt, je le remplacerai par un gilet, puis par un pull léger. Mon corps se sentira bien, alors. Vivant. Et le petit vélo dans ma tête pédalera plus vite. Là, il mouline au ralenti. Encore endormi par les chaleurs récentes d'été austral. Il s'échauffe.

J'observe les taches blanches dessinées par la houle sur l'océan, là-bas, en bas. Les palmiers, manguiers, flamboyants, hibiscus, filaos, bambous et autres bougainvilliers habillent les habitations, dessinant un escalier coloré jusqu'à l'immense étendue bleue. J'ai toujours préféré habiter dans les Hauts parce que vu d'ici l'océan Indien mange la moitié du ciel et dessine un mur protecteur. Ce mur ceinture mon île comme un décor de cinéma. Adolescente, j'y voyais une barrière infranchissable, une porte de prison. Et parfois ce mur bleu enveloppait mes chagrins de ce curieux mélange de peur et d'excitation que je ressentais enfant, cachée sous le drap-cabane tendu entre deux chaises.

Depuis deux ans je le vois différemment, cet océan Indien. Je crois qu'il essaie de me raconter une histoire mais je ne l'entends pas bien. Je crois qu'il essaie de me raconter celle que je ne voulais pas connaître, l'histoire de mon père.

C'est ce rendez-vous chez le cousin cardiologue qui a commencé à faire parler l'océan je crois. Il n'aurait pas dû déterrer le fantôme de la grand-mère. C'est peut-être aussi l'approche de l'anniversaire et la maternité. J'avais quarante ans, j'étais maman, j'allais bientôt être plus vieille que mon père et je ne savais rien de lui. Alors j'ai commencé à chercher.

*

Vouloir jouer les enquêtrices a ébranlé ma santé mentale, je crois. Le petit vélo dans ma tête n'a pas aimé. Il a même sérieusement déraillé. Après le rendez-vous chez la cardiologue j'ai commencé à voir des choses bouger. J'entendais des voix aussi. Dans ma tête. Graves. Caverneuses. Les premières chuchotaient la menace. Les formes noires filaient dans mon salon, ma chambre, ma salle de bain. Je les apercevais du coin de l'œil et je me figeais un long moment. En attente. J'attendais que ma raison revienne. Ou qu'elle s'en aille complètement. L'inconfort de cet entre-deux me devenait intolérable. Quitte à devenir folle, autant basculer totalement. Les nuits trop courtes peuplées de forces malfaisantes et les réveils suffocants creusaient mon visage. Et pourtant, je ne basculais pas. L'autre jour ressemblait au précédent. Je travaillais, je socialisais, je maternais.

Un soir, la manivelle du volet métallique a bougé. Je l'avais observée un moment, supposant une entourloupe de mon cerveau, une illusion d'optique, un déraillement du petit vélo. Mais non, je ne fabulais pas. La longue tige de fer longeant la fenêtre de ma chambre se balançait allègrement. L'écran de mon ordinateur affichait 02h20. Je travaillais beaucoup trop tard, une fois de plus. Rien d'étonnant, donc, à ce que ma perception vacille. Il fallait que je dorme. Que j'aie me coucher sans tarder. Le réveil me transformerait en maman automate quatre petites heures plus tard, je me lèverais, préparerais le café, les céréales, réveillerais mon fils, écouterais distraitement

ses longs bavardages matinaux, me soucierais déjà de la manière de terminer au plus vite ce chapitre sur les transports urbains, j'enfilerais un short et je déposerais mon fils à l'école, les cheveux encore noués de sommeil et les dents sales de ruminations nocturnes. Oui, je devais aller me coucher et remettre les objets de mon quotidien à leurs places. J'avais éteint mon ordinateur, je m'étais levée et j'avais reculé face à la manivelle. Ses mouvements de balancier m'effrayaient. Derrière la vitre fermée, j'avais observé les quelques points jaunes tachetant le noir monochrome de cette nuit sans lune, espérant noyer mon hallucination dans ce paysage familier. Les rares réverbères imprimaient quelques gommettes phosphorescentes sur le village, pâles répliques de celles accrochées au ciel. En premier plan, je voyais se détacher les branches immobiles du gros manguier. Une nuit sans vent. Une nuit sans lune et sans vent. Bientôt, les premières lueurs de l'aube coloreraient son feuillage de vert émeraude. Le clocher de l'église retrouverait sa blancheur et donnerait vie au village tout entier.

Je serais bien restée appuyée à la vitre à regarder naître le paysage mais il fallait dormir. En reculant, j'y avais observé mon reflet et j'avais trouvé un je-ne-sais-quoi d'inquiétant à mon regard.

La tige métallique dansait toujours. J'avais dû la heurter en me levant. Oui, certainement. Je m'étais alors dirigée vers la chambre de mon fils, je m'étais rassurée de son souffle régulier et je l'avais embrassé sur le front. J'avais ensuite vérifié les fermetures de toutes les portes et fenêtres et j'avais bu un verre d'eau avant de regagner ma

chambre. La manivelle tournait sur elle-même, décrivant des cercles de plus en plus larges. J'avais laissé échapper un cri. Un petit cri étouffé. Un cri de souris. Puis je m'étais très vite calmée. « Papa ? Si c'est toi, fais bouger la manivelle de gauche à droite ». La manivelle avait bougé de gauche à droite. Franchement. Clairement.

Le lendemain, j'entamais les démarches pour accéder au dossier de pupille de mon père.

Aujourd'hui je suis plus vieille que lui et le souvenir de sa mort ne m'apparaît que par bribes, comme les souvenirs d'enfance tricotés à partir de photos de famille maintes fois commentées. Les images liées au décès de mon père me reviennent comme des passages d'un film vu il y a longtemps. Parfois j'ai même l'impression de ne pas l'avoir vu, ce film. Parfois j'ai l'impression de m'être fabriqué ces images à partir d'une histoire entendue. Pourtant j'étais là ce matin de février 1993. Ma mère était-elle réellement au milieu de la route ? Ses yeux exorbités et ses bras écartés criaient-ils la démence d'une femme ivre de chagrin, prête à tout (même à se faire écraser par un camion) pour ramener son mari du pays des morts ? Vingt-deux ans plus tard, ces images viennent à nouveau hanter mes nuits. Je revois le corps inanimé de mon père au volant de sa camionnette. Sa tête posée sur le volant. Ma mère criant son prénom. Je revois le médecin du Samu traînant à signer le fichu papier. J'entends ce pompier m'expliquer les réticences du médecin. S'il tarde, c'est qu'il souhaite nous faire venir à son cabinet pour facturer une consultation. Une consultation de quoi ? Il est mort, mon père. J'entends ma mère crier. J'entends le vrombissement

des voitures impatientes. Il faut libérer la route. Le jeune médecin finit par délivrer le permis d'enlever le corps. Après je ne sais plus. L'alcool et les médicaments ont avalé les souvenirs de ces années et certainement quelques-uns de mes neurones avec eux. De la cérémonie funèbre je ne me rappelle rien. Je me souviens en revanche de l'insistance de ma mère, la veille, au centre funéraire. Elle tenait absolument à ce que je touche mon père. Je crois que j'avais fini par lui toucher le pied. De la chapelle je me rappelle une phrase, « c'était une belle cérémonie, la famille a beaucoup pleuré ». Qui avait dit ça ? Aucun visage ne me revient, aucune image. Seule cette phrase survole le chagrin. Ensuite, je crois me souvenir de flammes. Pourtant, il ne me semble pas avoir assisté à la crémation de mon père. Ce souvenir vient peut-être des nombreux cauchemars ayant martelé mes nuits des années durant. Dans mes rêves, mon père n'était pas mort. Vite, vite, il fallait le déterrer. Et je me réveillais en apnée, coupable de l'avoir fait incinérer. Je m'étais attribué cette culpabilité, comme quelques autres d'ailleurs. Si on l'avait incinéré, c'était de ma faute. Pourquoi avais-je rapporté à ma mère notre conversation ? Nous roulions vers la librairie, quelques mois avant son décès. Il me parlait d'un de leurs amis ayant exprimé sa préférence pour l'incinération avant de mourir d'un cancer. « Moi aussi je voudrais qu'on me brûle. Je ne veux pas occuper de la place sur terre, la place c'est pour les vivants », m'avait confié papa. C'est en tout cas le souvenir que j'en ai.

Je ne leur fais pas confiance à mes souvenirs. Tant de personnes, tant d'événements se sont échappés de mon cerveau malgré moi. Comme si une grande raclette

nettoyait mon crâne de l'intérieur et me laissait face à une éternelle page blanche. Un peu comme l'ardoise magique de mes six ans, ce rectangle sur lequel je dessinais avec un stylet en plastique et que j'effaçais en tirant la réglette vers le bas.

La culpabilité d'avoir fait brûler mon père a viré à la torture un an après sa mort. Je travaillais encore à la librairie. Un homme m'avait interpellée, un peu gêné, après avoir réglé ses achats. « Il s'est passé un drame ici il y a un an ? ». Je l'avais laissé avec son point d'interrogation et il avait poursuivi. « Je crois que c'est le patron, non, qui est mort sur la route ? ». En lui signifiant mon lien de parenté avec le défunt, j'espérais obtenir un silence décent. « Ah, c'était vous ? Je me souviens oui. J'étais le médecin du Samu. Je suis content de vous voir. Ça fait un an que ça m'empêche de dormir. J'avais hésité à vous donner le permis d'enlever le corps parce que je suspectais un empoisonnement. Ça me soulage de vous le dire ». Et il était parti comme ça, me laissant avec ce choc supplémentaire à encaisser. À force de sidération, je crois que le cerveau grille, comme les ampoules. Chez moi il a fait grand noir pendant des années. Toutes les ampoules avaient grillé.

Ce matin ce souvenir éclate doucement, petite bulle nageant à la surface d'une mixture saumâtre en ébullition. Avec lui d'autres images frémissent. Tentent de prendre le grand air. Cette fois-ci, je ne referme pas le couvercle. Je me revois dans ce bar, grisée déjà par une première tequila ananas. J'ai vingt et un ans. Mon échange avec le médecin du Samu remonte à quelques mois, mais je l'ai déjà oublié. À l'autre extrémité du bar, un homme me

fixe depuis près d'une heure. Ses yeux bleus translucides m'intriguent. M'attirent et me dérangent. Il finit par s'approcher. Plonge ses yeux dans les miens. « Ton père est mort », me dit-il. Face à mon acquiescement, l'homme poursuit : « Il a été assassiné ». Je m'apprête déjà à lui tourner le dos quand il me saisit le bras et plante son regard dans le mien si profondément qu'il me dénude. Sa dernière phrase semble adressée à une autre. Cette autre qu'il a trouvée en plongeant dans mes yeux : « Si, je t'assure, la balle a atteint le cœur ».

Comment m'étais-je sortie de cet échange ? Par une pirouette sans doute, un trait d'humour, une attitude distante, glaciale ? De toute façon, je n'étais plus là. J'étais dans le noir.

Cette conversation au bar, je ne l'avais pourtant pas oubliée tout de suite. Parce qu'une amie m'accompagnait ce soir-là et qu'elle m'en avait reparlé plus tard. L'homme se prétendait médium. Je refusais de croire à ces choses-là. Bien trop d'éléments m'échappaient déjà. Il me semblait alors que ma vie devenait liquide, vaporeuse même. Une nuit, j'avais vu mon corps d'en haut. Je m'étais sentie m'extraire de lui et je l'avais regardé dormir. Il me semble que j'avais hésité à y retourner. Ça m'avait plu de me sentir légère.

Aujourd'hui je suis plus vieille que toi, papa, et je n'ai plus peur de me souvenir.

*

Je marchais quand j'ai reçu l'appel. Je venais de déposer ma voiture au garage et j'observais les jardins fleuris des villas cossues, je scrutais la danse des papillons dans les haies de bambous pour atténuer ma difficulté à parcourir les quelques kilomètres de route pentue. J'avais dû m'arrêter pour reprendre mon souffle avant de décrocher. Je crois n'avoir pas compris tout de suite. Plutôt, je n'avais pas voulu comprendre. Mon cerveau m'avait une nouvelle fois joué son vilain tour, il avait grillé toutes les ampoules. J'avais raccroché et murmuré comme un mantra la date du rendez-vous pour ne pas l'oublier. Une fois chez moi, je l'avais notée dans mon agenda et je m'étais abandonnée au nettoyage de l'appartement pour ne laisser aucune place au chagrin mêlé de peur qui menaçait de me tétaniser. Je connaissais bien cette sensation. Cette impression de ne pas être là. Depuis l'enfance, elle faisait apparaître un autre moi à chaque épisode violent.

Aujourd'hui, dans ce petit bureau du service Enfance-famille, je lutte pour essayer d'être un peu là quand même. Pour essayer d'entendre vraiment ce que me dit la dame. Sa voix me parvient comme étouffée par du coton. C'est ça, j'ai la tête enveloppée dans du coton. Ça siffle aussi dans mes oreilles. Le dossier est là, posé devant elle. Le dossier de pupille de mon père. La dame me parle. Je me dis qu'elle prend des pincettes. Je me dis ça et je revois la pince à sucre en argent de ma mère. J'aimais bien cet objet, je le trouvais élégant. Il jurait avec les napperons en crochet, les bols en feuilles de choux, la soupière chargée de fleurs en porcelaine, les statuettes d'éléphants, la poupée gitane, les castagnettes, les

chapeaux de paille accrochés aux murs... On ne s'en servait jamais, bien entendu. La pince à sucre vivait dans la vitrine je crois, entourée d'une collection de gobelets en argent, cadeaux de baptêmes. Le mien manquait à la collection. C'était de ma faute, je l'avais apporté à l'école comme verre à dents. Bien fait. Ça m'apprendra à vouloir péter plus haut que mon cul.

La voix de la dame fait taire le souvenir des ricanements maternels. « De toute ma carrière, je n'ai jamais vu de dossier aussi mince. Nous avons dû faire une demande au conseil général de Côte d'or. Heureusement, ils avaient un peu plus de pièces que nous ». La dame finit par me tendre le dossier. Je scrute les feuilles jaunies sans vraiment les voir. Je cherche l'extrait d'acte de naissance, le nom de mes grands-parents. En vain. Je cherche quelque chose qui ressemblerait à un acte d'abandon, un papier qu'ils auraient signé. Rien. Une note laconique expose les conditions d'immatriculation de mon père. Ces quelques lignes ratatinent mon estomac, m'explorent la rate. Je sens mon buste se recroqueviller de douleur. La dame feuillette les pages pour moi et le visage de mon père me sourit. Le visage de mon père jeune, très jeune. Un visage en noir et blanc, passé par les ans, accroché aux feuilles jaunies par un trombone un peu rouillé. La dame me parle encore mais je ne l'écoute plus. Je ne suis plus là.

*

J'ai vu le petit garçon hier soir. Furtivement. Il passait dans le couloir. Je venais de refermer mon livre. Je programmais mon réveil quand j'ai vu une forme bouger derrière la porte entrouverte de ma chambre. Cette fois-ci je n'ai pas eu peur. J'ai fixé la masse sombre et il s'est montré. Une image fugace, un peu comme les messages subliminaux utilisés par les publicitaires. Il me fixait de ses grands yeux tristes. Il semblait attendre tant de moi. « Oui, je vais écrire ton histoire. Mais je ne sais pas comment. Il y a tant de choses que je ne sais pas. Il faut que tu m'aides, papa ». Ai-je parlé à voix haute ? Depuis la lecture du dossier de mon père, je vis avec les fantômes et de curieuses intuitions me dévoilent des secrets. L'autre jour, en rangeant des documents, j'ai retrouvé un petit papier sur lequel j'avais écrit deux noms, ceux de mes grands-parents paternels. Ma mère me les avait dictés, quelques années plus tôt. Alors je lui ai téléphoné. Je voulais savoir comment elle connaissait ces noms. Elle m'a alors envoyé par la poste l'extrait d'acte de naissance de mon père. Celui qui s'était volatilisé de son dossier de pupille. Comment ma mère l'avait-elle obtenu ? Elle ne savait plus. J'avais alors tapé machinalement le nom de ma grand-mère sur Google et je l'avais trouvée. Vivante. Installée à quelques petits kilomètres de chez moi, pas très loin de l'ancienne librairie de mon père. Cette nouvelle m'avait terrassée mais mon cerveau n'avait plus d'ampoules à griller. Je vivais déjà dans le noir. J'avais essayé de rencontrer ma grand-mère, de lui parler. En vain. Et puis les hasards d'internet m'avaient montré son visage dans un journal télévisé. Il y avait eu un incendie dans son immeuble. J'avais fait des captures

d'écran du visage de la vieille dame. J'y avais cherché des ressemblances. Je m'étais demandée ce qui avait pu pousser cette femme au regard doux à abandonner son enfant. J'aurais aimé comprendre. Je pensais à mon fils, au lien charnel, animal, qui m'unit à lui et j'imaginai le déchirement, la souffrance qu'avait dû ressentir ma grand-mère en abandonnant mon père.

Ce matin, je regarde la chemise en carton rouge dans laquelle j'ai rangé son dossier de pupille et je n'ose même plus l'ouvrir. J'y vois la boîte à croquemitaine. La boîte dotée d'un miroir reflétant le moche grouillant dans mon ventre. Oui, je vais écrire ton histoire, petit garçon aux yeux tristes. Puisque mon enquête se heurte aux silences, aux pièces manquantes du dossier, je vais écrire dans ces vides. Oui, si le réel se dérobe, l'imaginaire fera bien l'affaire. Il la fera même mieux. Oui, je vais écrire les silences, papa. Ça ne sera pas une histoire vraie. Ça ne sera pas ton histoire. Ça sera la mienne et elle te plaira.

Oui papa, je vais écrire dans les creux, dans les silences, dans les pièces manquantes de ton dossier de pupille et de ma mémoire. Je vais imaginer, inventer, pour essayer de comprendre comment tu as embrassé la vie. Pour essayer de comprendre ce que tu m'as légué, aussi. Dans mon histoire, tu t'appelleras Lucien. Tu t'appelleras Lucien Kunti et tu deviendras mon père de littérature. Pas un père de substitution, non. Un père funambule, en équilibre précaire entre réel et fiction. Un père d'émotions. Un père de réparation.